

# La " Bonne souffrance "

DE M. COPPEE

I

M. Coppée savait bien sans doute qu'il comptait, entre les Pyrénées et la Manche, bon nombre d'admirateurs. En général, les académiciens n'ignorent point ces choses-là ; non plus que les poètes dont les livres se vendent. Mais, depuis un an, M. Coppée a trouvé le moyen le plus sûr d'apprendre combien il avait d'amis.

Il a commencé à s'en rendre compte du jour où, dans la chapelle de Saint-Jean-de-Dieu, tout près du lieu où il avait souffert et où la souffrance lui avait été bonne, il s'agenouillait aux marches de l'autel et recevait le Corps du Christ pour la vie éternelle. Il venait d'écrire, dans une prose ensoleillée d'espérance et de foi, son article ; *Au-dessus du nuage* ; il venait d'écrire aussi, dans d'autres pages, pleines d'enthousiasme et de larmes, l'éloge des *Missionnaires* ; des jeunes prêtres de France, qui abandonnent tout, même la France, pour porter Dieu aux sauvages qui les tuent. Et, le 30 octobre 1897, " aux approches de la si touchante fête de la Commémoration des Morts (1) ". l'illustre écrivain, qui avait relu l'Évangile et vu éclater la vérité au-dessus de bien des nuages, s'approchait de l'Eucharistie, du Dieu caché, du Pain de vie, aux côtés du jeune missionnaire qui, naguère, lui avait montré la Salle des Martyrs.

A l'encontre de Jaurès et autres mauvais bergers du peuple, le poète en qui se réveillait le chrétien, avait récemment fait l'éloge de la " vieille chanson ". qui dit à Dieu : *Donnez-nous notre pain quotidien* ; et sitôt qu'il est revenu à Celui qui est le véritable pain quotidien des âmes, il se rappelle avec bonheur les jours lointains, les aurores fraîches et pures de l'adolescence ; à ses nombreux amis qui se réjouissent de ce retour, ou qui s'étonnent, et qui interrogent, il se hâte de répondre : " Je fus élevé chrétiennement ; et après ma première communion, j'ai accompli mes devoirs religieux pendant plusieurs années, avec une naïve ferveur. " (*Préface*, p. 5.)

Cette naïve ferveur, il l'a retrouvée, et il la prêche avec entrain, avec zèle, avec esprit, avec courage, dans ce volume de la *Bonne souffrance*. Il dit aux jeunes gens qui le nomment leur Maître ; aux hommes de son âge qui ont un passé, une célébrité,

(1) *La Bonne souffrance*, Préface, p. 16.

des œuvres, une influence ; aux " esprits troublés pour qui le doute n'est pas le mol oreiller dont parle Montaigne " ; aux chrétiens, ses frères, qui aimaient son génie, mais qui s'affligeaient de ne pouvoir applaudir sans réserve à chacune de ses pages ; il dit enfin à tous ceux qui savent lire : J'ai souffert, j'ai levé les yeux vers le Crucifix, qui seul console vraiment la souffrance puisqu'il la divinise : j'ai prié, j'ai demandé pardon ; et, avec la paix, j'ai reconquis ma " naïve ferveur ". Et voilà que cet aveu est accueilli naïvement, comme il est fait ; et si le poète avait le besoin et l'usage de glaner des citations dans le champ d'autrui, il pourrait s'approprier les douze syllabes d'André Chénier :

La bienvenue au jour me rit dans tes yeux,

Dans la famille chrétienne, la seule où tous les hommes sont frères, on lui a fait fête au retour. On lit dans de gracieuses légendes du temps jadis, qu'au matin de tel ou tel heureux événement, les cloches d'églises ou de monastères se mettaient en branle et sonnaient d'elles-mêmes. Aujourd'hui ce sont les voix de la renommée qui parlent, et les feuilles publiques qui frémissent. Les journaux et revues catholiques ont aligné des colonnes où s'étale la prose ailée de la *Bonne souffrance*. Déjà même des livres graves, ou des Semaines religieuses, ont emprunté aux articles de M. Coppée de beaux alinéas, que l'on coud aux homélies des Saints Pères.

On se presse, parce qu'on jouit de ce retour. On en surveillait les pieuses péripéties, un peu comme, dans l'*Epave*, on suit du regard, de la prière, la lutte de la barque et sa course au travers des vagues :

Sainte Vierge ! voyez cette lame de fond ;  
Ils ont chaviré !... Non ! Le canot se redresse...

Le canot est sauvé ; il accoste, on le salue et l'on bat des mains.

Si j'écris de la *Bonne souffrance*, ce n'est donc pas pour l'annoncer : ce serait sonner vêpres après le salut et à la dernière fumée des cierges. Le volume est déjà aux quatre vents du ciel ; les éditions s'envolent. Ce livre honnête a obtenu, comme disait Louis Veuillot, le succès d'un mauvais livre. Bien rarement — si jamais — le pauvre homme de chez Lemerre, cet homme habillé d'une béche et d'un rayon de soleil levant, avait travaillé sur la couverture jaune d'un ouvrage aussi lu et aussi digne de l'être. Dans ce volume, M. Coppée a enchâssé des perles fines qu'on ne pouvait guère, sans se salir les doigts ou les yeux, aller chercher dans les bas fonds du *Journal* — où, Dieu merci, les bons chrétiens ne seront plus tentés d'aller les prendre.

Mais ce volume, que tout le monde a feuilleté, n'est pas seulement un acte de foi et de reconnaissance ; autant qu'il était nécessaire et possible, l'auteur en a fait un acte de réparation. De la *Préface*, humble et franche, se détache en saillie cette consolante petite phrase : " On peut rencontrer dans mes écrits quelques rares pages — que je renie et déteste — où j'ai parlé des choses religieuses avec une sotte légèreté, parfois même avec la

plus coupable audace ; on y chercherait en vain un blasphème." (P. 7.) Voilà cinq lignes qui comptent dans une vie d'écrivain. " Vrai dans tous ses discours ", comme le bon et naïf poète des *Fables*, l'auteur des *Humbles* nous affirme qu'il n'a jamais voulu insulter Dieu, ni ruiner la foi de ses lecteurs. Assez d'autres s'en sont fait un jeu sacrilège et des rentes ; d'autres, élevés chrétiennement, parfois même à l'ombre de l'autel, ont lâchement et follement tourné leur amour en haine ; ils ont haï jusqu'au blasphème,

Et leur impiété  
Voudrait anéantir le Dieu qu'ils ont quitté.

Inutile de citer des noms ; il y en a de trop connus. Mais que l'écrivain redevenu croyant doit être doucement fier de se rendre ce témoignage : Je n'ai point blasphémé ; j'ai respecté chez autrui la foi, dont j'avais, par faiblesse, oublié les maximes ou les devoirs !

Louis Veillot, qui eut aussi ce grand honneur de n'avoir jamais blasphémé le Christ et son Eglise, raconte, dans *Çà et là*, ce vaillant aveu d'un homme " revenu, dit-il, bien tard, de bien loin " :

Dans les pesants souvenirs de mon passé, je ressens pourtant une joie profonde. . . Au milieu de tant de fautes, il y en a une, stupide et felonne, que j'ai, grâce à Dieu, évitée. Je n'ai essayé d'ôter à personne la foi. Partout où je l'ai vue, je l'ai respectée. J'ai imposé silence à ma raison, à ma passion, à ma vanité même. Je trouvais que c'eût été une méchanceté tout à fait lâche de fermer dans le cœur d'une créature humaine la source de consolation qu'y ouvre la foi (1) . . .

Pour l'homme de lettres qui feuillette ses livres et sa vie, et qui s'attend aux prochains jugements de Dieu, quelle force et quelle paix il goûte en cette pensée : J'ai respecté la foi des autres ; " dans mes écrits, . . . on chercherait en vain un blasphème " ! — En cherchant bien dans les poèmes de M. Coppée, on n'aurait pas trop de peine à y découvrir, au contraire, en plus d'un endroit, alors même qu'il ne prêche point une morale bien sévère, une affirmation formelle de ce respect dû aux croyances, voire aux plus simples habitudes chrétiennes. Il dit, par exemple, à la louange de ses bons vieux *Petits bourgeois* qui mettent de côté la bûche de Noël et qui " font comme ont fait leurs pères " :

Ont-ils tort, après tout, de trouver nécessaires  
Le premier jour de l'an et les anniversaires,  
D'observer le carême et de tirer les Rois,  
De faire, quand il tonne, un grand signe de croix,  
D'être heureux que la fleur embaumée et l'herbe croisse,  
Et de rendre le pain béat à leur paroisse ?

Ailleurs, l'aimable historien du bon petit épicier de Mont-rouge, si vertueux, si rangé, si malheureux, et tellement triste qu'on le voit " casser du sucre avec mélancolie ", ne peut tolérer

(1) *Çà et là*, t. I ; *En l'honneur du Progrès*, XII.

qu'un membre de l'intéressante corporation des marchands de pruneaux se permette des plaisanteries — des plaisanteries d'épiciers — à l'endroit des pratiques de piété primitives et populaires ; il méprise l'épicier, parent du pharmacien Homais :

Mais l'épicier d'en face est un libre penseur,  
Et songe : « Peut-on croire à de telles grimaces ?  
Les superstitions abrutissent les masses. »

(Promenades et intérieurs, xx)

Dans une *Ballade*, où l'auteur des *Paroles sincères* avoue que, s'il ne va plus à la messe, il demeure pourtant "chrétien de cœur", voilà que tout d'un coup le paisible assembleur de rimes s'emporte et se fâche. Et contre qui ? contre les gouvernants athées qui essaient de tuer la foi en France, qui volent les prêtres, qui bannissent Dieu de l'école et laïcisent l'alphabet :

On proscrie Dieu de par la loi ;  
Les curés privés de salaire  
Sont condamnés sans nul pourvoi ;  
Le progrès toujours s'accélère  
Du dogme laïque et scolaire.  
Mais au peuple on a beau prêcher  
L'impunité par circulaire ;  
Le Français tient à son clocher.

(Ballade pour les clochers de France)

Et le poète, ennemi déclaré des "lois intangibles", achève son poème par cet *Envoi*, où il invite le gouvernement persécuteur à aller se faire pendre, pour notre bien :

Vous qui menez notre galère  
Et la faites si mal marcher,  
Allez tous vous faire lamiaire !  
Le Français tient à son clocher.

Déjà, en 1871, pendant cette Année terrible, pendant que le vieil Hugo chantait les scélérats de la Commune, François Coppée, tout jeune poète, pleurait sur les victimes, qui intéressaient peu le vieil Hugo :

France !... Nous descendrons dans les gèôles profondes,  
Où tu verras, parmi les malfaiteurs immenses,  
Tristes, mais le cœur sans effroi,  
Des vieillards doux et purs, des ouages de guerre,  
Des prêtres, arrachés de l'autel où naguère  
Ils priaient encor Dieu pour toi.

(Plus de sang).

De cette pensée devait naître le drame du *Pater*, où l'on pleure sur un de ces prêtres, où l'on parle de Dieu et du ciel, où l'on ne donne ni un beau rôle, ni une louange aux assassins : autant de raisons pour lesquelles la censure gouvernementale de 1891 prohiba cette pièce, fort déplaisante aux revenants de Nouméa — nos doux maîtres.

VICTOR DELAPORTE, S. J.

(A suivre)

## LA REFORME EN ANGLETERRE

— ET LES —

### Causes de la renaissance catholique

VII. La noblesse anglaise s'était réfugiée en France sous Cromwell, manquant de tout, d'abri, de pain et de sympathies. Saint Vincent de Paul à cette nouvelle s'écria : " Oui, il est juste d'assister et de soulager cette pauvre noblesse pour honorer Notre-Seigneur qui était très noble et très pauvre tout ensemble ! " Et il chargea le baron de Renti de fonder une association de seigneurs français pour les secourir.

Cent quarante ans après, la noblesse française, à son tour, traversait la Manche et allait demander l'hospitalité à la nation anglaise. Un grand nombre d'évêques et de prêtres français suivirent ces fidèles du roi qui émigraient moins pour sauver leur vie que pour lui réserver leur dévouement. Le gouvernement britannique afficha plutôt une attitude hostile : un mystère d'horreurs plane toujours sur la descente de Quiberon (1795). Mais la société anglaise fut bienveillante, généreuse même. D'abord elle considéra avec curiosité ces " papistes " contre qui elle nourrissait des préjugés aussi absurdes qu'invétérés ; elle les accepta parce qu'ils portaient l'aurole du malheur ; toutefois elle se défia d'eux tout d'abord. Plusieurs gentilshommes français ne surent point garder la dignité de vie que leur imposaient leurs revers et leur religion, mais les évêques furent admirés pour leur grandeur d'âme, leur caractère élevé, leurs larges idées et leur piété. Enfermée dans son île, séparée du reste de la terre, confinée dans ses faux jugements, ses erreurs, ses mépris qui se transmettaient, grossis par chaque génération, l'Angleterre ne savait rien de la religion catholique romaine, et son ignorance était de bonne foi. Les émigrés avaient fondé à Londres la chapelle catholique de Little George Street, chapelle bien modeste, mais qui, chaque dimanche, se remplissait de prélats, de princes, de gentilshommes de la plus haute noblesse. Ils venaient là s'agenouiller, prier pour la France, chanter ensemble *Domine salvum fac regem*. Le peuple anglais les regarda avec respect, puis avec vénération, et devant cette grande infortune si simplement et si fièrement supportée, devant cette résignation chrétienne, ces caractères accessibles et bons, cette grâce française qui est le plus beau reflet du catholicisme, peu à peu les préjugés tombèrent, l'estime vint, et nos évêques laissèrent derrière eux des traces fécondes de confiance, d'honneur, de déférence pour leur religion. Victimes de la tyrannie, ils firent comprendre les droits de la liberté.

Mais alors les catholiques n'existaient pour ainsi dire plus en

Angleterre. Lisez plutôt ce tableau navrant que fit vers 1859, de cette époque, Newman dans un discours célèbre connu sous le titre de "Second Printemps."

" Dans le royaume britannique, il n'y avait plus, lorsque nous naquîmes (1801), d'Eglise catholique. Je puis même dire qu'il n'y avait plus de congrégations de catholiques. On rencontrait seulement quelques chrétiens dévoués à l'ancienne religion, parcourant le pays, silencieux et affligés. Ils étaient comme le vif souvenir des temps passés. Les catholiques romains étaient regardés moins comme une secte que comme les représentants isolés d'un intérêt humain. Ils ne constituaient pas même,—je parle d'après le jugement des hommes,—un corps, si restreint fût-il, capable de représenter une grande communauté existant à l'étranger, mais une poignée d'hommes que l'on aurait pu compter, comme les pierres d'un grand déluge. Ces hommes professaient comme par hasard certaines opinions qui, de leur temps, étaient les dogmes d'une Eglise. Ici vous rencontriez un groupe de pauvres Irlandais venant et partant au temps de la moisson, ou une colonie de ceux-ci logée dans les plus vilains quartiers de la métropole ; là, vous voyiez peut-être un homme âgé se promenant dans les rues, grave et solitaire. Sa tenue était étrange, tout en ne manquant point de noblesse. On disait de lui qu'il appartenait à une bonne famille, bien qu'il fût catholique romain. Vous voyiez quelquefois une vieille maison, close par des murailles très élevées et avec une porte en fer. Au-dessus de cette porte il y avait un écriteau avertissant les passants que là demeuraient les catholiques romains. Mais personne n'aurait su vous dire ce que les catholiques romains étaient, ce qu'ils faisaient et ce qu'on entendait exprimer en parlant de la sorte. Pourtant chacun savait que ce nom avait un son désagréable et faisait allusion à des formes extérieures et superstitieuses. Quelquefois par hasard, il vous arrivait de vous trouver aujourd'hui en face d'une chapelle morave ou d'un lieu de réunion des quakers, et demain à l'entrée d'une chapelle des catholiques romains ; mais qu'en pouvait-on conclure, sinon ceci ? que quelques cierges brûlaient là-dedans et qu'il y avait là des enfants vêtus de blanc agitant des encensoirs.

" En effet, on ne pouvait connaître que d'après les livres, les ouvrages historiques et les sermons protestants, la signification de ces faits. Ceux-ci certes ne parlaient pas favorablement des catholiques romains. Ils enseignaient surtout qu'à une certaine époque les catholiques eurent en mains le pouvoir et qu'ils en abusèrent. Les païens d'autre-fois parlaient à peu près de même du christianisme. Ils persécutaient et chassaient de la terre les fidèles, et les accusaient ensuite comme des gens fuyant la lumière du soleil (*gens lucifuga*). Tel était le sort des catholiques d'Angleterre. Il était impossible de les retrouver ailleurs que dans les endroits reculés, lesuelles, les souterrains, sur les toits des maisons ou dans la solitude de la campagne. Séparés des villes peuplées qui les entouraient, on pouvait seulement les entrevoir d'une manière obscure comme, à travers d'épais brouillards ou à leur lueur d'une pâle lumière. Ils ressemblaient donc à des ombres

fuyant de ci de là devant les protestants de haute marque, maîtres de la terre. A la fin les catholiques étaient devenus si malheureux, ils vivaient dans une telle abjection que le mépris qu'on avait pour eux faisait naître de la compassion. C'est pourquoi les plus généreux parmi leurs tyrans commencèrent à vouloir leur octroyer quelques faveurs, parce qu'ils avaient l'intime conviction que leurs dogmes étaient si absurdes qu'ils ne pourraient jamais reprendre racine en Angleterre, et que les catholiques, pour peu qu'on leur accordât de nouveau la jouissance des droits civiques, oublieraient complètement la foi romaine et en rougiraient. Ce fut ainsi que ces personnages, par un simple sentiment de compassion à notre endroit, décrièrent nos doctrines auprès des protestants, afin que la connaissance de notre profonde ignorance nous méritât la clémence d'autrui."

Voilà ce qu'avait produit, après deux cent cinquante ans, la savante et obstinée persécution continuée suivant les doctrines et les traditions d'Henri VIII et d'Elizabeth. Qui donc viendra délivrer la vérité et rendre la vie au catholicisme anglais mourant ? Ce sera l'Irlande,

VIII. Ellen n'avait pas accepté la suprématie religieuse d'Henri VIII, ni les entrepreneurs de protestantisme d'Edouard VI. Sa foi éclairait son patriotisme, elle se rattacha à Marie et plus tard à Jacques II. Elizabeth comprit que cette nation c'était l'ennemie, et elle n'épargna rien pour la réduire. Son père l'avait persécutée et spoliée ; son frère avait profané ses églises et mutilé ses statues de saints,—toutes les révolutions se ressemblent ;—elle ferma ses temples et défendit sous peine de mort aux prêtres de célébrer les saints mystères. Les granges remplacèrent les églises et les prêtres bravèrent la mort pour administrer les sacrements au peuple fidèle. Alors elle confisqua, dressa des gibets, provoqua des insurrections pour les noyer dans le sang. Elle dépensa quatre-vingt-six millions dans le but d'y ruiner la foi catholique, mais vainement ; le terrible comte d'Essex lui-même, illustré par ses victoires d'Espagne, préféra transiger avec Tyrone, le chef de l'insurrection. Ce fut son arrêt de mort. La reine, déconsidérée et chagrine, le suivit de près dans la tombe, et l'Irlande décimée, dépeuplée, ruisselante de sang, demeurait debout.

Jacques Ier fut aussi cruel qu'Elizabeth, ce qui n'empêcha point les Irlandais de prendre parti pour son malheureux successeur Charles Ier. Cromwel le leur fit durement expier, il versa le sang à flots, confisqua tout le sol au profit de ses soldats, proscrivit en masse les rebelles et les confina dans la province de Connaught, malsaine et dévastée, avec défense de franchir l'enceinte qu'il leur détermina, marquée par des poteaux et gardée par un cordon de troupes.

Le retour des Stuarts rouvrit pour eux une ère d'espérance, fermée bientôt par la révolution de 1688 et la fuite de Jacques II (1689). Les insurrections reprirent, durement comprimées. Jusqu'à l'échec définitif de Charles-Edouard, petit-fils de Jacques II, battu à Culloden (27 avril 1746), les Irlandais demeurèrent en armes et furent traités comme les pires ennemis de la religion anglicane et du roi. On leur appliqua toutes les lois édictées

contre les catholiques anglais et l'on créa en outre contre eux de nombreuses lois spéciales. D'abord le serment du Test, ou de l'épreuve, par lequel tout candidat à quelque emploi jurait qu'il ne croyait pas à la transsubstantiation. D'autre part, tout instituteur catholique était puni de la prison ou du bannissement; les membres du clergé catholique devaient se faire *enregistrer*, comme des prisonniers sur parole; une année de prison ou vingt livres sterling d'amende à qui avait entendu la messe. Les catholiques n'héritaient pas s'il y avait un protestant dans la famille. Quand le fils d'un père catholique se faisait protestant, il devenait aussitôt maître de tous les biens de son père.

"Je le demande à mes lecteurs, conclut le protestant Cobbet après avoir exposé ces mesures de violence et cent autres, y a-t-il un seul d'entre eux qui n'ait gémi du plus profond de son cœur en m'entendant rapporter toutes ces horribles cruautés exercées contre des hommes uniquement coupables d'être restés fidèles à la foi de leurs pères et des nôtres, à la foi d'Alfred le Grand, fondateur de la puissance de notre nation, à la foi des hommes qui établirent la *grande Charte* et créèrent toutes ces vénérables institutions qui font la gloire de notre pays? Et si l'on réfléchit que tant d'horreurs et d'atrocités ont été commises pour assurer la prédominance de l'Église anglicane, comment ne pas s'affiiger et rougir de ce qui s'est passé et ne pas ardemment souhaiter que bientôt pleine et entière justice soit enfin rendue aux malheureux qui souffrent depuis si longtemps!" (*Histoire de la Réforme d'Angleterre*).

De cette extrémité de l'horizon du mal vinrent pour l'Irlande les premières lueurs de salut. Les *Land-Lords* maîtres du sol, mais d'un sol ruiné, furent victimes eux-mêmes de la misère publique. Le paysan se désintéressant d'une terre qui n'était plus à lui et qu'il était sans espoir de reconquérir devint la proie de la famine, mais ils furent eux-mêmes réduits au dénuement. Du moins il restait à l'Irlandais une ressource dont il usa largement, celle d'émigrer. Il s'exila en Amérique, où il retrouvait bien le drapeau anglais, mais aussi la liberté, et quand il se sentit assez fort, il souleva toute la colonie contre l'Angleterre. L'émancipation des États-Unis n'est au fond qu'une juste vengeance de l'Irlande contre la mère patrie qui avait été sans pitié pour elle.

Les Anglais pour soutenir la guerre d'Amérique durent dégarner l'île malheureuse, les *Land-Lords* ne se sentant plus appuyés par les soldats se rapprochèrent du peuple. Le Parlement de Dublin n'était composé que de protestants ou orangistes, mais la nécessité et le mouvement des *Volontaires*, le contraignirent d'en venir à des accommodements avec les catholiques. Il abrogea les lois touchant l'héritage, les décrets qui interdisaient la célébration de la messe, et empêchaient les catholiques d'être instituteurs de la jeunesse (1782.) On s'émut à Londres de concessions que l'on jugeait dangereuses, mais les idées de tolérance faisaient leur chemin. Puisqu'on accordait toute liberté aux sectes, aux quakers ou aux méthodistes, pourquoi en refuserait-on quelques apparences aux Irlandais, quoique papistes? Et puis la Révolution française venait d'éclater, il fallait des soldats. Le Parlement de Westminster permit alors,—bien malgré lui, le couteau

des événements sur la gorge,—aux catholiques d'Irlande, de faire élever leurs enfants dans la foi des aïeux, de voter pour l'élection des députés et de concourir pour les grades dans l'armée ou la marine. Toutefois ils demeureraient inéligibles (1793).

En 1796 et en 1798, ils crurent venue l'heure de la revanche et de la justice. Ils se révoltèrent, comptant sur l'appui de la France, qui leur manqua. L'Angleterre exerça une répression terrible, 30000 suspects furent torturés, pendus ou égorgés; puis elle supprima le Parlement irlandais (1801), et l'*Emerald Isle*, "l'île d'émeraude" perdit son autonomie. Les deux assemblées de Dublin et de Londres n'en firent plus qu'une seule, et il semblait bien que l'Irlande, dépouillée de sa représentation nationale, dût voir à jamais disparaître ses espérances de liberté dans les violences d'une majorité irritée et prévenue. La Providence, qui se joue des calculs humains, voulut au contraire que de cette mesure haineuse sortit la liberté de l'île fidèle au Christ, et surtout celle des catholiques d'Angleterre.

IX. Un homme se leva tel que les siècles n'en avaient jamais rencontré, d'une prudence consommée et, quand il le fallait, d'une audace tranquille qui ne connaissait pas de bornes; également doué pour la parole et pour l'action; un remarquable conducteur d'hommes, et en même temps un stratège parlementaire sans rival, ne commettant jamais une faute et sachant profiter des fautes de ses adversaires, parlant toujours, protestant toujours, avançant toujours, mais lentement, et plus occupé en apparence de contenir les impatients que de faire tomber le vieil édifice vermoulu d'Elisabeth, qui s'écroulerait de lui-même, pensait-il, si l'on savait agir avec prudence et attendre. C'était O'Connell.

Son mot d'ordre c'était: "Pas de désordre. Appuyons-nous sur la légalité." Toute émeute eût été un prétexte pour sévir. Aussi ne cessait-il de répéter: "Quiconque vous prêche l'insurrection vous expose à périr. Celui-là, fuyez-le, saisissez-le, livrez-le à l'autorité pour qu'elle en fasse justice. Oui, souffrez avec patience, respectez la propriété, la religion l'ordonne, mais réclamez avec énergie. La subordination, toujours! la dégradation, l'abjection, jamais!"

Il est des lois mauvaises, mais il en est aussi de bonnes, il s'appuie sur celles-ci pour en induire de justes réformes. Ses ennemis voudraient le déferer aux tribunaux, mais ils ne peuvent jamais le surprendre en flagrant délit de loi violée. Appelé en 1825 par le comité de la Chambre des Communes qui fait une enquête sur l'État de l'Irlande, il expose avec simplicité les rigueurs qu'elle subit encore, il y met de la candeur, de l'ingénuité même, sans y mêler un mot d'amertume: "Les protestants et les catholiques, dit-il, sont divisés, non ennemis; accordez aux catholiques la liberté et vous aurez fait un peuple de frères." Ce jour-là, il prévint enfin l'Angleterre en faveur de l'Irlande, après un long interrogatoire, insidieux et retors.

Mais dans son comté de Clare, son attitude est tout autre. Sa voix a des éclats de tonnerre, il laisse parler son indignation et jette le défi au Parlement anglais. "La loi vous défend d'envoyer un catholique au Parlement! Eh bien! je suis catholique, nommez-moi!" Et il sépare aussitôt "le catholique du protes-

tant, le fermier du propriétaire, le vassal du seigneur, attire à lui tous les suffrages et laisse dans un isolement profond et imprévu cette aristocratie protestante toute stupéfaite de l'audace et du succès de son ennemi." (Gustave de Beaumont, *L'Irlande sociale et religieuse*, t. II).

C'est qu'il sent derrière lui tout un peuple, sept millions d'hommes qui l'appuient et à qui il appartient. Ils le paient pour les défendre. De brillant avocat de causes privées, profession qui lui assurait une magnifique fortune, il s'est fait l'avocat de son peuple : le peuple lui en est reconnaissant et lui donne chaque année de 300,000 à 700,000 francs. Cette somme toutefois ne pèse pas aux Irlandais, car il a su les grouper dans une vaste ligue qu'il appelle la *Fraternité catholique*. Le centre de l'œuvre est à Dublin, mais chaque comté d'Irlande possède sa ligue locale. La cotisation fixée pour chaque membre est d'un penny, ou deux sous par mois. Avec cette somme il remue, il agite le pays, publie des journaux, des manifestes, des lettres, sans laisser un instant de répit à l'opinion et fait connaître sa pensée, répercuter son mot d'ordre jusqu'aux confins de l'Irlande.

Outre cette association puissante il a ses *meetings* où il traîne à sa suite jusqu'à 750,000 hommes, à qui il peut tout dire, tout faire entendre, même les plus dures vérités, révéler sa stratégie prudente qui ne plaît pas toujours à ce peuple aigri, habitué à considérer la révolte comme la meilleure réponse aux coups de force. Alors il le plaint, s'apitoie sur lui, le berce comme un enfant, lui promet avec conviction des jours meilleurs : " Non, mes concitoyens, vous ne souffrirez plus, vous n'aurez point en vain demandé justice à un peuple de frères ! . . . " Il y a d'ailleurs tant de ressources dans cette nation, dans ces caractères presque également épris de foi et de liberté ! On connaît le cri héroïque de cette femme Irlandaise à son mari qui, jeté en prison pour dettes à son propriétaire, va donner son suffrage, dans la salle électorale, au candidat tory, parce qu'on lui a promis de le relâcher : " Souviens-toi de ton âme et de ta liberté ! *Remember your soul and liberty.* " Surtout il peut se reposer sur l'action du clergé, qui fait corps avec les paysans, qui souffre de leurs douleurs, veut rester pauvre comme eux et attise sans cesse dans les cœurs les flammes unies du patriotisme et de la foi. " Si vous regardez le cachet d'un prêtre, écrit Montalembert, c'est la harpe brisée de son pays, et pour devise ces mots : *Elle ne retentit plus.* " Si vous examinez sa bibliothèque, à côté de son bréviaire vous trouverez les mélodies patriotiques presque séditieuses de Moore." O'Connell sait mettre supérieurement en jeu ces moyens, toujours à la peine, parlant, écrivant, agissant, se transportant sur tous les points où flechit une candidature, faisant être qui il veut, toujours écouté, soit qu'il fasse ses grands discours devant un peuple immense, soit que retiré dans la vieille abbaye de Derryane, il donne un avis, une consultation à chacun de ceux qui assiègent la porte du " Conseiller, " comme ils l'appellent, soit qu'il souffre pour la patrie dans les prisons de l'Angleterre.

Elu par le comté de Clare en 1828, il met tout le pays sur pied pour réclamer la juste liberté. Puisque l'Angleterre et l'Irlande, de par l'acte d'union de 1800, ne font qu'une seule

nation, pourquoi ne jouissent-elles pas des mêmes privilèges ? On l'avait promis alors, avec l'intention de ne pas tenir sans doute, mais voilà qu'un député catholique, — chose inouïe jusque-là — est entré au Parlement et rappelle hautement les engagements pris. La voie d'ailleurs était préparée par d'autres généreux Irlandais qui luttèrent depuis trente ans et avaient aussi remué l'opinion, comme Grattan qui avait mis " tout son cœur dans la cause de son pays " et qui de l'Irlande reconnaissante reçut le château où il passa ses vieux jours. Les Anglais eux-mêmes se lassaient des lois de sang et de tyrannie d'Elisabeth, incompatibles avec les temps nouveaux, le souvenir des émigrés français avait marqué, et il se trouva, au sein du Parlement, des whigs animés d'un vrai esprit de justice, qui protestèrent vivement contre les vexations dont les catholiques anglais étaient victimes. Sir Robert Peel, chef du cabinet, redoutant l'obstruction que pratiquaient résolument les libéraux d'Irlande et la poussée de l'opinion publique, céda enfin, non sans lutte, et le 13 avril 1829 fut votée la loi d'émancipation des catholiques anglais. L'œuvre d'O'Connell, à une majorité de 178 voix à la Chambre des communes et de 205 voix à la Chambre des lords.

Ces chiffres prouvent à eux seuls à quel point le bill était populaire.

Toutes les lois portées contre les catholiques étaient abrogées, ils jouissaient des mêmes droits que les protestants, sauf quelques exceptions. Ainsi le catholique romain ne pouvait être nommé lord chancelier du royaume, ni lord du grand sceau, ni lord lieutenant de l'Irlande, ni professeur dans les universités du royaume. Mais ces exceptions elles-mêmes tombèrent peu à peu, et celles qui de neurent encore n'ont plus chance de durée. Nous avons vu en 1892, pour la seconde fois, un catholique nommé lord-mayor de Londres, sir Stuart Kuill. Avant d'accepter la mairie, il déclara que sa conscience ne lui permettrait pas d'assister aux offices de l'Eglise anglicane. Il y eut bien alors des clameurs dans le camp des protestants, une ligue *antipapiste* se créa pour faire de l'agitation, mais le temps de la violence est passé, la presse prit parti pour la liberté de conscience, le peuple acclama sir Stuart Kuill, qui se contenta de se faire représenter par un alderman protestant et l'*Antipopery league* échoua piteusement.

" L'émancipation de nos coreligionnaires d'Angleterre fut sans doute, dit M. le comte Joseph Grabinski, l'œuvre de sir Robert Peel et des législateurs britanniques, mais elle fut surtout celle d'O'Connell et des Irlandais demeurés inébranlables dans leur attachement aux croyances romaines. Ainsi l'Irlande catholique, écrasée par l'Angleterre protestante, se vengea noblement de sa rivale. Le sang des martyrs irlandais, loin d'étouffer le catholicisme dans la verte Erin, devint la semence destinée par la miséricorde de Dieu à faire reflourir leur foi en Angleterre et en Ecosse." (V. dans *L'Université catholique* un beau travail de M. le comte Joseph Grabinski sur " la Renaissance catholique en Angleterre et le cardinal Newman." Années 1893 et 1894).

La loi de l'émancipation des catholiques fut la plus miséricordieuse intervention de la Providence en faveur de l'Angleterre. La hiérarchie avait réussi à écraser le " papisme ", mais

non point à arrêter l'expansion et l'émiettement des sectes. En 1797, rien qu'à Londres on comptait 246 églises et chapelles épiscopales ; mais 207 maisons de réunion pour les Dissidents, 82 chapelles pour les Non-Conformistes et les Presbytériens, 56 pour les Indépendants, 23 pour les Anabaptistes, 32 pour les Quakers, 3 pour les Non-Jureurs, 4 pour les Mugglioniens. Les adhérents des sectes étaient donc plus nombreux que les Anglicans. Parmi les esprits se dessinèrent surtout trois courants. Les uns, protestants outrés, poussaient la doctrine du libre examen et de l'interprétation doctrinale jusqu'aux conséquences les plus absurdes. Leur cri de guerre était toujours *No popery*, Pas de papisme ! D'autres au contraire, s'effrayaient plus de ces sectes qui ne laissaient debout aucune croyance que du papisme, qui après tout avait été la religion de saint Augustin, d'Alfred le Grand, de leurs aïeux. Religion qui avait eu ses grands saints, ses nobles martyrs, et qui avait fait la nation. Ce qui les frappait surtout, c'était la conformité des doctrines romanistes avec celle de la primitive Eglise ; cependant ils prétendaient que les catholiques avaient notablement altéré la doctrine des premiers siècles. Ce qui frappait encore certains esprits d'élite aussi indépendants qu'honnêtes, c'est que les Anglicans imposaient des chaînes à leur Eglise et étouffaient injustement la liberté des catholiques. Un de ces esprits libres et honnêtes, Henry Newman, un jeune professeur d'Oxford, pénétré de ces idées, avait refusé de signer en 1828 une pétition contre les droits des catholiques portée devant l'Assemblée du clergé. Enfin le troisième courant était formé par les gens du passé, attachés aux traditions d'Elisabeth, qu'ils voulaient seulement mitiger, puisque les temps l'exigeaient. Ils se complaisaient dans un idéal de juste milieu, à l'abri de la hiérarchie qui garderait avec jalousie le dépôt des trente-neuf articles et arrêterait également l'invasion des sectes et celles des idées romanistes.

La vérité poursuivra son chemin, lentement ou rapidement nous ne savons, mais sûrement. Il est certain qu'un "second printemps" fait fleurir en Angleterre plus qu'ailleurs de magnifiques œuvres de foi, que dans l'élite du pays s'opèrent de nombreuses et solides conversions individuelles. Pourquoi plus qu'en Allemagne ou qu'en Suède ? Parce que la hiérarchie y subsiste, qui y a comme embrigadé et encadré des restes de vérité, conservé des principes d'ordre et de subordination dans les esprits ; surtout parce que l'Irlande, la nation souffre-douleurs, a prié, travaillé et souffert pour s'affranchir et lui rendre aussi la liberté de la vérité.

*L'Ami du Clergé.*

# Le mouvement catholique

---

## AU CANADA

---

La *Semaine Religieuse* de Québec, parlant de l'état de la question scolaire au Manitoba, dit : "Depuis la condamnation du compromis scolaire, aucune entente, à notre connaissance du moins, n'est encore intervenue entre l'autorité ecclésiastique et l'autorité civile." D'un autre côté, nous trouvons les renseignements suivants dans un journal pouvant parler avec moins d'autorité : "Le gouvernement manitobain refuse absolument de rien accorder pour les écoles catholiques de Winnipeg. Il insiste sur l'exécution de la loi pour cette ville. Par conséquent, les catholiques auront à maintenir à leurs frais leurs écoles de Winnipeg, sans aucune aide du gouvernement ou de la municipalité, car ils ne veulent pas sacrifier l'usage de leurs livres catholiques.

"Pour toute école de la province, *en dehors de la ville de Winnipeg*, le gouvernement fermera les yeux, paraît-il, sur l'usage des livres catholiques, et la subvention provinciale sera accordée aux écoles catholiques comme aux autres, tant qu'il ne sera fait aucune plainte de la part de qui que ce soit auprès du gouvernement relativement à l'usage des livres catholiques. Bien entendu, aucun enseignement religieux *proprement dit* ne doit être donné avant 3½ hrs. de l'après-midi. Le seul point toléré par le gouvernement concerne l'usage des livres catholiques."

C'est on ne peut plus précaire. Que vaudra dans la pratique ce régime de tolérance mis à la merci du premier venu ? Nous n'en savons rien, mais il y a gros à parier que les plaintes pleuvront et que dès lors l'usage des livres catholiques sera supprimé dans nombre d'écoles. Et voilà des mois que les persécuteurs se font tirer l'oreille, pour aboutir à cette ombre de concession !... Et voilà ce que, dans certains milieux, l'on appelle un règlement plus satisfaisant que la loi réparatrice !...

Nous voulons espérer malgré toute espérance et croire que ces renseignements, ou ne sont pas exacts, ou ne sont pas complets.

---

Nous nous réjouissons grandement d'apprendre que la santé de Sa Grandeur Mgr. Bégin a beaucoup profité du voyage que le

savant prélat vient de faire dans les provinces maritimes. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans le *Watchman*, de Charlottetown, à la date du 23 septembre :

Sa Grandeur Mgr. L. N. Bégin, et son secrétaire, l'abbé Clovis Arsenault, accompagnés de Sa Grandeur Mgr. McDonald, sont partis mercredi, dans le char privé du surintendant Sharp, pour visiter l'Île. Ils sont aujourd'hui à Alberton, chez le Rév. P. Burke, et ils visiteront la partie ouest, le cap Nord, avant leur départ.

Tous nos lecteurs seront heureux d'apprendre que la santé de Mgr. Bégin, qui était loin d'être bonne à son arrivée ici, s'est grandement améliorée, et que Sa Grandeur est maintenant aussi bien que jamais. Mgr. Bégin séjournera encore une semaine sur l'Île, puis il fera un voyage au Cap Breton avant de retourner chez lui, désireux qu'il est de visiter les vieux forts français de Louisbourg.

A Alberton, le Rév. P. Burke a montré à Monseigneur le premier endroit où Jacques-Cartier a mis le pied au Canada, le 1er juillet 1534, à l'entrée de la rivière Kildare, qu'il appela la rivière des sauvages, à cause de la présence d'un grand nombre de sauvages.

Nous sommes sûrs d'être l'interprète de tous les habitants de l'Île, en exprimant l'espoir que le distingué archevêque de Québec a joui de son séjour parmi nous et que ce voyage n'est que le premier d'une série annuelle sur nos bords.

Sa Grandeur Mgr. Bruchési est parti, de son côté, pour un voyage d'une quinzaine de jours dans les mêmes parages. Il y a lieu de croire que ce voyage n'est pas un pur voyage de délassement ou de santé.

---

Le *True Witness*, de Montréal, commentant la rumeur de la conversion d'Emile Zola, dit qu'il n'y aurait rien d'extraordinaire dans la conversion d'un homme comme Zola. Puis il ajoute : " Léo Taxil, par exemple, dont les écrits étaient encore plus pernicieux que ceux de Zola, a été, il y a douze ans, touché subitement de la grâce de la conversion et il a employé depuis lors ses talents littéraires à défendre l'Eglise catholique. C'est aujourd'hui l'un des journalistes catholiques les plus en vue de Paris."

Le confrère fait erreur. Taxil a bien feint d'être converti il y a douze ans, mais sa conversion, loin d'être sincère, n'était qu'un piège tendu aux catholiques, qu'il a mystifiés, douze années durant, à l'aide d'ouvrages sur la franc-maçonnerie et le palladisme mêlés de vrai et de faux. Le but de ces travaux persévérants a été de dérouter l'opinion sur le compte de la franc-maçonnerie, de ses méthodes et de ses agissements, au point de rendre vaines et d'exposer au ridicule toutes les attaques dirigées contre

la secte maudite. C'est la tactique la plus perfide qui soit jamais sortie de l'inspiration diabolique.

Heureusement le mal a défait son œuvre par la bouche de celui qui l'avait commis. Taxil a lui-même avoué son imposture dans une réunion restée célèbre, et depuis lors, loin d'être un journaliste catholique en vue de Paris, méprisé, conspué par ceux-là mêmes dont il a servi les besoins contre le catholicisme, il est tombé dans l'oubli le plus complet. Sa carrière est bien finie, et si jamais Dieu lui a ménagé des grâces de conversion, c'est bien en lui permettant de voir jusqu'à quel point sont vains les complots tramés contre l'Eglise, fussent-ils menés avec la suprême habileté du Père du mensonge.

---

Le *Manitoba* publie depuis quelque temps une série d'articles sur l'Eglise, école surnaturelle de vérité et de philosophie, dûs à la plume de Don Benoit, l'un des maîtres de la pensée chrétienne dans notre temps. Tous nos demi-savants, qui nous servent périodiquement le cliché maçonnique de l'Eglise, école d'obscurantisme et obstacle au développement des connaissances humaines, devraient bien lire cette superbe démonstration de l'une des plus glorieuses prérogatives de l'Epouse du Christ, et surtout s'en bien pénétrer. Ils en pourraient faire leur profit, et notre société courrait chance de s'en porter mieux, en évitant d'être choisie comme objet d'une expérimentation qui ne peut donner ici que ce qu'elle a donné partout où on l'a faite.

---

## AUX ETATS-UNIS

---

D'après le dernier recensement de 1890, la population de la république voisine est de 62,622,250 habitants et le nombre des fidèles qui assistent aux services des diverses églises est de 20,422,097 hommes.

Sur ce nombre 6,257,871 sont des catholiques. Cela prouve que presque un tiers de toute la population classée comme étant chrétienne est catholique.

Les catholiques prédominent dans le Rhode Island, le Massachusetts, le Connecticut, New-York, le Minnesota, la Californie, le Idaho, le Colorado, le Montana, le Wyoming, le Nevada et la Louisiane.

Pendant les neuf années passées, les catholiques ont augmenté de 36 pour cent. Aujourd'hui ils sont au nombre de 9 millions, et

en ajoutant ceux qui habitent les pays que les Etats-Unis viennent de conquérir, leur nombre s'élèvera à trois millions de plus. Si tous étaient unis dans de communs efforts et animés d'un excellent esprit de foi et de piété, il y aurait lieu de compter sur un avenir très brillant de promesses pour le catholicisme aux Etats-Unis. Malheureusement, il y a des ombres au tableau. Les moindres ne sont pas la fréquentation des écoles publiques neutres par les enfants catholiques et l'esprit vaguement matérialiste et les tendances fortement libérales de l'américanisme. Il y a là deux causes sans cesse agissantes qui paralysent le développement de la saine influence que, sans elles, l'Eglise pourrait exercer dans ce pays.

---

Les Pères franciscains de la province de Cincinnati viennent d'ouvrir une mission parmi les Indiens de la tribu des Navajos. C'est une tribu puissante et riche de la famille des Apaches. Les missionnaires récolteront une abondante moisson parmi les 30,000 âmes qui composent la tribu des Navajos.

---

L'archevêque Kain a présidé, le dimanche 25 septembre, à la pose de la pierre angulaire de la nouvelle église du Sacré Cœur, à St. Louis. Le curé de la paroisse, M. l'abbé McCabe, a profité de l'occasion pour faire connaître qu'il avait reçu un superbe don de \$25,000 de quatre de ses fidèles, pour la construction du nouveau temple. C'est un acte admirable de générosité.

---

Le T. R. Père Patrick MacHale, supérieur de la Congrégation des Missions des Pères Lazaristes, est parti pour Porto Rico, où il va surveiller les intérêts de sa communauté dans la nouvelle possession américaine. L'ordre y a trois maisons, que le gouvernement espagnol a supportées de ses deniers jusqu'à la déclaration de guerre avec les Etats-Unis.

---

Mercredi le 5 octobre aura lieu la consécration de la cathédrale de Rochester. La cérémonie coïncidera avec le trentième anniversaire de l'élévation de Mgr. McQuaid à l'épiscopat et le cinquantième de son ordination comme prêtre. On fait de grands préparatifs pour donner le plus d'éclat possible à cette cérémonie.

---

Le mois prochain, les catholiques de Manchester, N. H., célébreront le cinquantenaire de la fondation de la première église

catholique dans cette ville. Dans les 50 ans écoulés, cinq nouveaux temples y ont été construits, et la ville est aujourd'hui le siège d'un évêché, avec une population catholique de plus de 100,000 âmes.

---

Il paraît que les enfants catholiques forment 50 pour 100 de la population scolaire des écoles publiques à Providence, R. I. La proportion est peut-être un peu exagérée, mais en tout cas elle est assez forte pour être grandement à déplorer. Le *Providence Visitor* s'en émeut et demande quels moyens les catholiques prennent pour obvier à un pareil état de choses, et il conclut en constatant l'inertie des catholiques sous ce rapport.

Il paraît que l'une des causes de cette triste situation est la gratuité de l'école publique, beaucoup de parents catholiques n'ayant pas le moyen de payer les 50 centins par mois qu'on exige des enfants qui fréquentent l'école paroissiale. Le P. Brennan, pour surmonter cette difficulté, propose la création d'un fonds pour le soutien des écoles paroissiales. Il s'agirait pour chaque curé de faire un appel énergique à ceux de ses paroissiens qui sont à l'aise et de leur demander, soit de donner une certaine somme durant leur vie, soit de faire un legs dans ce but dans leur testament.

Mais, comme ce projet ne saurait donner de résultats immédiats, un collaborateur de la *Review*, de St. Louis, propose une organisation sur le modèle de celle dont le vénérable évêque Neumann avait pourvu son diocèse : une association officielle, dont tous les prêtres du diocèse et deux laïques de chaque paroisse feraient partie, et qui tiendrait plusieurs réunions durant l'année, à des endroits faciles. L'écrivain croit que cette organisation pourrait remédier à plusieurs des maux existants, et peut-être établir et maintenir des écoles paroissiales dans des localités où, sans elle, on n'y saurait parvenir.

Le prêtre libéral ou américaniste a aussi sa part de responsabilité à porter en ce qui concerne l'état de choses existant. Très souvent, dans des paroisses riches, le curé, même en dépit des avertissements de l'évêque, encourage indirectement les parents catholiques à envoyer leurs enfants à l'école publique. Mgr. Neumann, dit-on, transférait les curés de ce calibre dans des paroisses où les biens de la terre étaient moins abondants. L'écrivain croit que le remède pourrait encore avoir du bon.

Quoiqu'il en soit, il y a là un problème à résoudre si l'on ne veut pas qu'avant longtemps, il n'y ait aux Etats-Unis un catho-

licisme *sui generis*, qui ne soit qu'un affreux mélange de vérité et d'erreur.

---

M. l'abbé Chs. Maignen, l'auteur du livre *Le Père Hecker est-il un saint ?*, qui a soulevé de si vives polémiques, écrit à un journal catholique de l'ouest : " L'éditeur Benziger de New-York, intimidé sans doute par les libéraux, a refusé d'être mon éditeur ; j'espère que, mieux informé, il reviendra sur cette décision." Or, il paraît que le nom des éditeurs Benziger est inscrit sur la couverture de l'édition anglaise de l'ouvrage de M. l'abbé Maignen. Est-ce qu'il y aurait eu véritablement intimidation de la part de l'école libérale ? Elle est coutumière du fait.

---

Il y a actuellement 150 religieuses catholiques qui prennent soin des soldats malades et blessés dans les divers hôpitaux des Etats-Unis.

---

Chicago possède une commission d'instruction obligatoire. En une seule année scolaire, 1897-98, cette commission a dû s'occuper de 16.596 cas d'enfants qui faisaient l'école buissonnière. Il est joli comme succès, le système !

---

Le *Chronicle*, de Chicago, rappelle que la grande ville de l'ouest avait, dès 1846, une université catholique, Ste-Marie du Lac. Elle avait été fondée par le premier évêque catholique de ce diocèse, Mgr. Quarter, et plusieurs personnages remarquables en ont suivi les cours. Elle commença à décliner à partir de 1851 et, en 1868, elle avait cessé d'exister. On le voit, si la hiérarchie s'est de tout temps préoccupée de la question importante entre toutes de l'éducation, de tout temps aussi les parents catholiques s'en sont trop désintéressés.

---

## AUTRES PAYS

---

ITALIE.—D'après des informations provenant de plusieurs sources différentes, le Pape se proposerait de publier bientôt une encyclique sur l'éducation de la jeunesse.

—Certains journaux maçonniques italiens ont une foi robuste en l'imbécillité de leurs lecteurs. Ne viennent-ils pas d'affirmer

que Luccheni, l'assassin de l'Impératrice d'Autriche, a agi d'après les instructions des Jésuites !

On reste presque désarmé devant de semblables audaces. Ces gens-là seraient capables de nier en plein midi l'existence du soleil si cela pouvait faire leurs affaires.

—Encore un mot à propos d'anarchie. Le télégraphe nous apprend que le gouvernement italien a pris l'initiative de la réunion d'un congrès anti-anarchiste européen. Ce congrès, si jamais il se réunit, décrètera sans doute une législation internationale contre les Anarchistes. A quoi cela servira-t-il ? Que peuvent les lois pénales contre des gens qui d'avance, ont fait le sacrifice de leur vie ? Il serait bien plus simple pour les membres du futur congrès, mais nous doutons qu'ils le fassent, de décréter que dans toutes les écoles d'Europe l'enseignement du catéchisme aura la première place et que les sociétés secrètes et la propagande impie étant les causes principales de l'anarchisme, des mesures sévères seront prises contre ces deux fléaux. Il faudrait aussi que les gouvernements, et en particulier le gouvernement italien qui est responsable de la plus grande iniquité des temps modernes, conformassent leurs actes aux principes du droit chrétien. Ce n'est pas en glorifiant tous les abus de la force que l'on inspirera aux déshérités de la vie le respect des autorités sociales.

Si vous voulez faire disparaître l'anarchisme, tarissez les sources d'où il coule logiquement et naturellement.

—Le Comité de l'Art sacré auprès de l'exposition de Turin vient de mettre en vente les premières copies photographiques du Saint-Suaire. Chacune de ces copies porte la signature de Mgr. Richelmy, archevêque de Turin, et du président du comité, le comte Ronco Manno. On en a ainsi agi afin d'établir de façon indiscutable l'authenticité de chaque pièce. La précaution n'était pas inutile, car des gens sans scrupule ont déjà mis en vente des copies obtenues, prétendaient-ils, d'après le merveilleux cliché de M. l'avocat Pia qui eut seul le privilège de photographier l'insigne relique.

Les copies aujourd'hui offertes au public sont ce qu'on appelle, en termes de photographie, des "négatives," car l'image photographiée étant elle-même une "négative," la photographie donna tout d'abord une "positive" (le cliché) qui, sur la copie définitive, redevint une "négative." Ces copies sont conséquemment de beaucoup moins nettes que le cliché primitif, mais on est à en préparer une seconde émission et les copies, cette fois, seront des "positives" et permettront de voir très bien les traits du Sauveur.

—Nos lecteurs savent que le gouvernement italien a décidé, il y a déjà longtemps, de supprimer les monastères de femmes en Italie. Il s'y est pris très habilement et très hypocritement afin de ne pas froisser les sentiments chrétiens de la population, mais il est aussi décidé que jamais à poursuivre l'exécution de son dessein comme le prouve bien une circulaire que le ministre de l'Intérieur vient d'adresser à ses agents et dans laquelle il leur recommande de faire strictement observer la loi de 1866 et 1867.

C'est l'œuvre anti-chrétienne qui se poursuit pour le plus grand malheur de l'Italie, dont ces saintes religieuses étaient la vivante cuirasse contre les colères du Ciel.

—Ce même ministre de l'Intérieur qui fait ainsi la chasse aux religieuses aurait pourtant de quoi s'occuper ailleurs si nous en jugeons par l'extrait suivant d'une autre de ses circulaires qui semble le lointain écho du mot d'Hamlet : *There's something rotten in the state of Denmark* :

Et la malhonnêteté se manifeste, il faut bien le dire, dans les administrations sous les formes les plus variées. Les abus ne se comptent plus. On favorise ses amis par la création d'emplois qui ne sont pas nécessaires ; on fait des nominations à des postes dont les titulaires sont incapables ; on exécute des travaux ; on ordonne des dépenses dans le but de se faire des clients ; on altère les listes électorales communales ; on falsifie les rôles des impôts au détriment des autres, et ordinairement des plus indigents ; on n'exige pas de ses amis les sommes qu'ils doivent aux administrations ; on crée des comptabilités artificielles, qui deviennent bientôt indéchiffrables et permettent toute sorte de tromperies et de fraudes ; on rase enfin l'escroquerie, et on y tombe même en détournant les sommes destinées à un but déterminé pour les faire servir à d'autres, etc., etc.

Evidemment, ça va mal et, en dépit des théories de Lombroso qui prétend que c'est un avantage pour les peuples que d'être gouvernés par des malfaiteurs, ça n'a pas porté chance aux Italiens de se mettre sous la houlette des spoliateurs des Etats pontificaux.

—Le Général de la Société des Missions à Rome vient d'acheter une grande propriété où l'on élèvera, instruira et gardera jusqu'à l'âge de 21 ans les enfants trouvés ou recueillis par charité. C'est une œuvre philanthropique de premier ordre que l'on inaugure ainsi.

—Les efforts du clergé romain en faveur de la sanctification du dimanche sont couronnés du plus vif succès.

Dernièrement, l'on s'est adressé aux autorités municipales, les priant d'interdire le travail du dimanche aux employés de la

ville et d'obliger les quelques réfractaires au mouvement à fermer leurs boutiques les jours fériés. On a reçu une réponse favorable.

FRANCE.—Nous avons parlé il y a déjà quelque temps de l'hommage international à Don Bosco préparé pour le dixième anniversaire de la mort du glorieux fondateur des Salésiens, le Vincent de Paul de notre âge. Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que tout promet à cette œuvre le plus vif succès.

Et ce succès est on ne peut plus mérité,—car l'œuvre de Don Bosco a été une œuvre des plus importantes, une œuvre de portée éminemment sociale.

“ Patronage du Jeudi et au Dimanche, dit une circulaire émanant du comité national qui, en France, a charge de la préparation de l'hommage international, Ecoles primaires et secondaires, Ecoles professionnelles d'où sortent de bons ouvriers et des contremaitres habiles, Ecoles apostoliques qui favorisent et cultivent la vocation d'enfants trop pauvres pour être admis dans les Séminaires, Œuvre de presse, Missions lointaines, Don Bosco a tout osé pour aider les âmes.

“ L'extension merveilleuse de la Société salésienne, dit encore cette circulaire, atteste que Dieu a béni l'apostolat de Don Bosco. Sous la direction des Salésiens et des Filles de Marie Auxiliatrice, plus de quatre cents établissements, repartis dans le monde entier, continuent cet apostolat.”

La France a de spéciales raisons d'honorer Don Bosco. D'abord, les Salésiens et les Filles de Marie-Auxiliatrice y dirigent une trentaine de maisons, puis Don Bosco habita quelque temps ce pays et son souvenir y est très vivant. Le seul énoncé des noms des officiers et des membres du comité national français prouve quelle importance aura son œuvre. Lisez plutôt : *Président d'honneur* : S. E. le cardinal Richard, archevêque de Paris ; *président* : M. le marquis Costa de Beauregard, de l'Académie française, ancien député ; *vice-présidents* : Mgr. Pêchenard, recteur de l'Institut catholique de Paris ; M. le comte de Guébriant, maire de Saint-Pol-de-Léon ; *secrétaire* : M. Raoul Ancel, vice-président de l'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers ; *trésorier* : M. Fernand Dosseur, banquier ; *membres* : M. l'abbé Captier, supérieur général de Saint-Sulpice ; le comte de Courson ; M. Dutey-Harisse, président général des Patronages de Paris ; le marquis de Gouvello, fondateur et président de l'Œuvre des Orphelinats agricoles ; M. l'abbé Hertzog, curé de la Madeleine ; le baron de Lamberterie, ancien député ; M. Lefébure, ancien sous-secrétaire d'Etat aux Finances, ancien député de Paris, fondateur de l'Office

central des Œuvres charitables ; M. V. de Marolles, président de la Corporation des Publicistes chrétiens ; M. Pagès, président général de la Société de Saint-Vincent-de-Paul ; M. Plantier, ancien auditeur au conseil d'Etat ; M. le général Récamier, ancien gouverneur de Nice ; M. le docteur Saunal, ex-interne des hôpitaux de Paris.

N'est-ce pas que voilà une liste éloquente ?

ANGLETERRE.—C'est le 6 novembre, premier dimanche du mois prochain, que Kensit et ses amis feront dans un millier d'églises ritualistes des démonstrations qui provoqueront très probablement des batailles en règle entre Ritualistes et Anti-ritualistes. Le champion du protestantisme intégral et ses disciples se proposent d'assister en nombre aux services religieux ritualistes et de protester énergiquement dès que le ministre officiant fera quelque cérémonie *romaine*. Ils font, en faveur de leurs idées, la plus active propagande.

De leur côté, les Ritualistes se préparent à recevoir chaudement les perturbateurs et à repousser la force par la force. Le bureau de direction d'une société ouvrière anglicane a même donné instruction aux membres de cette association de se mettre à la disposition des ministres ritualistes pour le premier dimanche de novembre et, s'ils en sont requis, d'expulser sans cérémonie les tapageurs. Un *clergyman* a publiquement conseillé à ses collègues de ne plus officier qu'armés de solides garettes.

Tout cela promet une émotionnante journée.

—Puisque les circonstances nous ont porté à nous occuper aujourd'hui de Kensit et de sa croisade évangélique nous allons profiter de l'occasion pour dire quelques mots du personnage.

Les derniers événements l'ont mis très en lumière et ont provoqué sur sa carrière des recherches qui ne le montrent pas sous un beau jour. En 1889, le *Truth*, le fameux journal de Labouchère, avait à s'occuper de l'individu à propos de certain ouvrage abominable dont il dénonçait la publication et il disait, dans son numéro du 19 août : "Jamais livre plus obscène ne fut publiquement offert en vente. L'éditeur est un nommé Kensit, du *City Protestant Book Depot*, 18 Paternoster Row. Il se vante d'en avoir déjà vendu 225,000 exemplaires." De son côté le *Philadelphia Catholic Standard and Times*, termine une note sur ce monsieur par les lignes suivantes : "Si le procureur-général avait fait son devoir, M. Kensit ne serait pas maintenant à la tête d'une révolte

contre les révoltés de l'Eglise romaine et ne ferait pas dans les églises ritualistes de démonstrations aux cris de : " Alleluia ! Où est mon chapeau ? " Il serait entre les quatre murs d'une prison. M. Kensit est un réformé de bonne race, aussi canaille que brailard et digne disciple de Saint Martin de Wittemberg."

Mais ce n'est pas tout et M. Kensit ne se contente pas de publier de la littérature immorale. Les derniers journaux d'Europe nous apprennent qu'il disait récemment dans un discours public : " Il y a quelques jours à Canterbury, un prêtre catholique romain a offert de retirer des âmes du Purgatoire à raison de 14 louis pour chacune, et il s'est vanté d'avoir, par ce moyen, recueilli la somme de 323 louis." Mis en demeure de prouver cette acquisition, Kensit s'est lâchement dérobé.

Décidément, notre confrère de Philadelphie avait raison : ce n'est qu'une canaille !

— Nous avons parlé dans notre dernière chronique de l'histoire des cinquantes Jésuites qui feraient, avec permission du Pape, du ministère dans l'Eglise anglicane. Nous allons revenir là-dessus parce que nous avons depuis lu des documents nouveaux sur la question. Nous étions sous l'impression que c'était la première fois que ce conte inepte voyait le jour et qu'il n'était guère par aucun homme intelligent. Nous nous trompions.

Le cardinal Vaughan, dans sa lettre de dénégation, dit : " J'ai plus d'une fois entendu affirmer que tel ou tel ministre anglican était un prêtre romain, un Jésuite, un émissaire, un agent du Pape, etc." et l'évêque anglican de Liverpool, le Dr. Ryle, écrivait dans une lettre à un M. Glynn : " Je prends note de ce que vous affirmez, à savoir que cinquante ministres anglicans ne sont que des Jésuites déguisés. C'est absolument ma conviction personnelle."

Il est évident que l'on peut tout faire avaler à des gens capables de gober pareille bourde et il ne faudra pas s'étonner d'entendre quelque jour l'évêque de Liverpool déclarer, avec certains paysans allemands d'il y a un demi-siècle, que tous les jésuites ont des pieds de bouc.

Et, pourtant, cet évêque-là doit être un homme intelligent.

— Les catholiques anglais ne dédaignent aucun mode de propagande. L'on sait que l'une des caractéristiques du dimanche anglais à Londres est la prédication publique que font dans les parcs des conférenciers amateurs de toutes croyances.

La *Guild of Ransom*, association catholique que dirige Mgr. Vaughan, a profité de cette coutume pour faire donner à Hyde Park et ailleurs par des orateurs distingués, des conférences sur

les principaux points de la foi catholique et les principales accusations que l'on porte contre l'Eglise.

Ses conférenciers sont respectueusement écoutés.

—M. Frédéric Harrisson déclare dans le *Nineteenth Century*, la grande revue anglaise, que l'histoire de James Anthony Froude ne vaut absolument rien comme fond.

C'est un jugement à retenir, Froude ayant été un enthousiaste apologiste de la Réforme.

—Tout indique que les désirs du cardinal Vaughan seront réalisés et qu'en l'année 1900, alors que l'Eglise d'Angleterre célébrera le centenaire du rétablissement de la hiérarchie catholique dans l'ancienne *Ile des Saints*, il pourra faire la dédicace de la nouvelle cathédrale de Westminster. Les travaux sont poussés avec la plus grande activité, et les dépenses mensuelles pour la construction sont d'une quinzaine de mille piastres.

RUSSIE.—Tous nos lecteurs connaissent le texte du fameux manifeste de Nicolas II et les commentaires que ce document désormais historique a provoqués dans les divers pays. Nous ne reviendrons pas là-dessus, mais il nous faut noter les suggestives remarques que publiait à ce propos, il n'y a pas très longtemps, l'un de nos confrères de France. Il s'agit du rôle providentiel que par deux fois depuis un siècle, Dieu a fait jouer à la schismatique Russie.

En 1798 tout d'abord, Souvarow fut maître de l'Italie juste le temps nécessaire à la réunion du Conclave qui élut Pie VII et que les incroyants déclaraient impossible vu l'occupation de Rome par les troupes françaises ; plus tard, en 1814, la défaite des troupes napoléoniennes par la coalition provoquée par le manifeste d'Alexandre Ier fut le signal de la délivrance du Souverain Pontife et de la restauration du pouvoir temporel des Papes. En face de ces événements, l'on peut bien se demander si le manifeste de Nicolas II, d'où sortira peut-être le remaniement de la carte d'Europe, ne sera pas le signe avant-coureur de la délivrance du Pape. La Providence ne nous prépare-t-elle pas une réédition du drame de 1798 et de 1812 ?

—Toujours à propos du manifeste de Nicolas, il est convenable de rappeler un discours de Léon XIII où le vénérable Pontife traitait lui aussi de la paix entre les peuples, disait à quelles conditions l'on pourrait éviter la guerre, quel avait été dans le passé et quel serait dans l'avenir le rôle de l'Eglise en ce qui

touche à ces questions. Les paroles que nous allons citer sont extraites de l'allocution prononcée par Léon XIII dans le Consistoire secret du 11 février 1889.

« Si jamais, en effet, disait-il, les peuples ont montré unanimement des aspirations pacifiques, c'est certainement dans ce temps où les mots de paix, de tranquillité, de repos sont dans toutes les bouches. Les souverains et tous les gouvernements d'Europe attestent hautement qu'ils n'ont qu'un désir et qu'un but : garantir les bienfaits de la paix, et cela avec le plein assentiment de tous les ordres de l'Etat, car l'aversion des peuples pour la guerre se manifeste de plus en plus chaque jour. Et certes, c'est une honnête aversion s'il en fût ; car, si combattre par les armes peut être quelquefois nécessaire, ce n'est jamais sans une somme énorme de calamités. Et combien plus grandes encore seront ces calamités, avec l'immensité des armées d'aujourd'hui, avec les grands progrès de la science militaire, avec les engins si multipliés de mort ! Toutes les fois que ces pensées Nous viennent, Nous en concevons un amour de plus en plus grand pour les nations chrétiennes, et Nous ne pouvons Nous empêcher de redouter avec angoisse les maux effrayants qui les menacent. Rien donc n'est plus important que de conjurer pour l'Europe le danger de la guerre ; et ainsi, tout ce qu'on fait dans ce but doit être considéré comme œuvre de salut public.

Mais, pour assurer la tranquillité publique, c'est peu de le désirer et la seule volonté de la protéger ne suffit pas. De même, des troupes nombreuses et un développement infini de l'appareil militaire peuvent contenir quelque temps l'élan des efforts ennemis, mais ne peuvent procurer une tranquillité sûre et stable. La multiplication menaçante des armées est même plus propre à exciter qu'à supprimer les rivalités et les soupçons ; elle trouble les esprits par l'attente inquiète des événements à venir, et offre ce réel inconvénient qu'elle fait peser sur les peuples des charges telles qu'on est en doute si elles sont plus tolérables que la guerre.

C'est pourquoi il faut chercher à la paix des fondements plus fermes et plus en rapport avec la nature ; en effet, il est admis par la nature que l'on défende son droit par la force et par les armes ; mais ce que la nature ne permet pas, c'est que la force soit la cause efficiente du droit. Et comme la paix provient de la tranquillité dans l'ordre, il s'ensuit que, pour les Etats : comme pour les particuliers, la concorde repose principalement sur la justice et la charité. Il est manifeste que, dans le fait de ne violenter personne, de respecter la sainteté du droit d'autrui, de pratiquer la confiance et la bienveillance mutuelles, résident ces liens de concorde très forts et immuables dont la vertu a tant de puissance qu'elle étouffe jusqu'aux germes des inimitiés et de la jalousie.

Or, Dieu a ordonné que son Eglise soit la mère et la gardienne de l'une et l'autre vertu ; aussi, l'Eglise n'a-t-elle jamais eu et n'aura-t-elle jamais rien de plus à cœur que de conserver, de propager et de défendre les lois de la justice et de la charité. C'est dans ce but que l'Eglise a travaillé sur la terre entière, et

il n'est douteux pour personne qu'elle a adouci les nations barbares en leur communiquant l'amour de la justice, et qu'ainsi elle les a détournées de la ferocité des mœurs guerrières pour les amener aux arts de la paix et à la civilisation. Aux humbles comme aux puissants, à ceux qui obéissent comme à ceux qui commandent, elle leur fait à tous une obligation d'observer la justice et de ne pas entrer en lutte pour une cause injuste. C'est elle qui a uni, par le lien d'une charité fraternelle, tous les peuples, si éloignés qu'ils soient les uns des autres, et si dissemblables par tempérament. Se souvenant des préceptes et des exemples de son divin Auteur, qui a voulu être appelé *Roi pacifique*, et dont la naissance fut annoncée par de célestes messagers de paix, elle veut que les hommes se reposent dans la beauté de la paix, et par de nombreuses prières, elle a souci de demander à Dieu que, pour le salut et la prospérité des peuples, il en écarte les dangers de la guerre. Aussi, toutes les fois qu'il en a été besoin et que les temps l'ont permis, elle n'a pas eu de plus chère occupation que d'interposer son autorité pour ramener la concorde et pacifier les royaumes.

C'est par ces motifs et ces arguments très grands et très saints que dans toutes Nos résolutions, Nous sommes guidé, Vénérables Frères, et c'est à eux que Nous obéissons. Quels que soient les événements à venir, quels que soient les jugements et les actes des hommes, toute Notre action sera toujours dirigée d'après les mêmes règles, et il est certain que Nous ne Nous écarterons pas de cette voie. Finalement, s'il ne Nous est pas possible de courir autrement au maintien de la paix, Nous continuerons certainement à Nous réfugier, sans que personne puisse Nous en empêcher, vers celui qui peut agir comme il veut sur les volontés humaines et les tourner où il veut : Nous le prions ardemment d'écarter toute crainte de guerre et de rétablir par sa bonté l'ordre juste des choses, afin que l'Europe se repose sur ses fondements vrais et stables."

EGYPTE.—M. A. Coudere, le correspondant de l'*Univers-Monde* en Egypte, a récemment entretenu les lecteurs de ce journal de l'œuvre des Salésiens en Egypte. Nous reproduisons *in-extenso* ce qu'il en dit, certain que nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir mis sous les yeux cette page intéressante.

" Nous avons en Egypte, dit M. Coudere, des œuvres fort nombreuses et très intéressantes avant l'arrivée des Salésiens de Don Bosco, mais on peut dire qu'il nous manquait un Oratoire et que maintenant il nous manque d'en avoir plusieurs. Les enfants des classes aisées trouvaient facilement à s'instruire ; les pauvres avaient les Orphelinats et quelques écoles primaires gratuites dirigées surtout par les Frères des Ecoles chrétiennes. On avait le zèle, mais les ressources ne suffisaient pas et moins encore le personnel ; d'ailleurs il y avait autre chose à faire. Il faut que l'enfant ne soit pas abandonné à quinze ans avec son mince bagage scolaire, car la science n'est pas toujours inspiratrice et

parfois prépare peu à vivre. Il y a bien au sortir de l'école la comptabilité, le petit commerce et quelques maigres emplois gouvernementaux, mais les places sont limitées et que deviendrons-nous s'il n'y a plus au monde que des gratte-papiers ? Les Salésiens sont venus.

Chez eux, ce n'est point seulement la plume qu'on maniera, mais le pilon vigoureux et le rude rabot. Ils auront des comptables et même des étudiants, mais aussi des ouvriers du fer, de solides travailleurs du bois, et des agriculteurs vaillants, et d'habiles artisans : cela nous changera. Le bien à faire est immense, il s'en fait déjà beaucoup. Don Bosco a trouvé ici le milieu qu'il lui fallait, sa population, son terrain : l'œuvre est bien à sa place et elle prospérera.

Cela a commencé modestement, comme tout ce que Dieu fait, comme la plupart des grandes entreprises humaines. Il n'y a pas deux ans qu'un religieux débarquait à Alexandrie, presque seul, n'ayant que son bréviaire. Il fallut bien lutter un peu, mais la lutte fait du bien et la vie y trouve son compte. On acheta une vieille prison ; elle abrita les ouvriers de la première heure et plus d'un enfant abandonné fut heureux d'y trouver un asile. Peu à peu on transforma, on s'agrandit, on s'installa : ainsi se fondent de bonnes maisons. Les enfants accourent, on en reçoit plus qu'on ne devait suivant l'humaine prudence, mais on comptait sur la Providence et sur quelques heureux concours. On trouva quelques maîtres ouvriers, on fit venir des auxiliaires, et peu à peu la maison se fit, — elle se fait encore, — semblable à une ruche que construisent les bénéficiaires.

Don Festa était bien l'homme qu'il fallait aux débuts de l'entreprise. Enthousiaste, il conçoit grandement pour la gloire de Dieu, puis vaillamment exécute. D'ailleurs il saura modifier ses plans, et, tout en comptant sur le ciel, s'aider opiniâtement. S'il ne peut du coup avoir la belle chapelle rêvée, il aménage d'abord le modeste oratoire : l'œuvre grandiose viendra ensuite. A Turin, à Bologne, à Nice, il a vu de bien belles choses : " Si je rencontrais ici la charité de ces pays-là ! " dit-il parfois. Puis, après une tournée au profit des siens, il met la main à l'ouvrage et l'ouvrage va bon train. On nivelle, on construit, et déjà la partie achevée de la maison présente l'aspect d'une petite cité ouvrière. Cordonniers, tailleurs, menuisiers, forgerons, tous travaillent à la fois, avec la sainte gaité des travailleurs, et là où jadis les prisonniers maudissaient, la prière et le sain labeur, cette autre prière, remplacent les imprécations du désespoir.

L'étude n'est pas oubliée non plus ; les programmes ne sont pas des théories plus ou moins idéales, on s'y prend pratiquement. On veut des jeunes gens qui sachent se tirer de la vie, voilà l'idée maîtresse. Cependant on fera aussi des comptables, on donnera même, surtout plus tard, l'enseignement secondaire complet. En attendant, il faut être pratique et on l'est.

Ne croyez pas que tout cela manque un peu de relief. Quand une œuvre est solidement organisée, quand elle marche bien, comme l'on dit, elle a forcément par surcroît les beautés de l'extérieur. Nous avons visité l'Etablissement, voyant tout, les ouvriers à leurs pièces, les enfants à leurs jeux ; je vous assure que

c'est très beau. Puis il y a les fêtes, les solennités scolaires, les jours de *parade* où mensuellement apprentis et élèves peuvent se faire juger en public. Il y a surtout cette fanfare, et Don Festa y tient. Rien n'aide l'enthousiasme et l'entraîn comme un peu de musique, dit-il. Et en avant la musique ! Par les rues, sous le ciel implacable et dans la cité morne, dans un pays où il n'y a même pas de cigales, on aime tout de même un petit refrain nettement rythmé. Cela rappelle les jours de manœuvres, et le troupier épuisé rentrant tout de même crânement dans la ville parce que les cuivres ont donné. Volontiers on accompagnerait jusque chez eux les jeunes virtuoses pour le plaisir d'être entraîné.

Voilà une idée de ce qui s'est fait. La maison abrite déjà bon nombre d'enfants qui reçoivent, avec la double éducation de l'école et de l'atelier, la bonne influence de la vertu. On fera bien davantage encore. Quelques concours encouragent l'œuvre, tous la trouvent à sa place. La municipalité prête ses machines ; elles servent à l'instruction des jeunes gens qui voudront conduire la vapeur : un diplôme spécial sera créé pour eux. Des particuliers offrent des terres pour servir de champ d'expérience aux futurs agriculteurs. Mais douze religieux ne peuvent suffire à tout et pour en avoir davantage il faut bâtir ; la nouvelle maison sera aussitôt pleine qu'achevée.

On aura alors un collège et une école des Arts-et-Métiers que l'Égypte devrait avoir depuis longtemps. Les Frères des Ecoles chrétiennes avaient eu la même idée ; elle est aujourd'hui un peu en retard, et peut-être, fort occupés ailleurs, renonceront-ils à une fondation désormais moins indispensable. En tout cas, il y a place pour tous au soleil de Dieu ; les lys sont richement vêtus et pleins de sève, et les lys croissent en touffes.

L'Œuvre fondée à Alexandrie rayonnera en Égypte : des propositions sont même déjà venues auxquelles on n'a pu répondre. Plus tard on croit à la formation d'une province égyptienne et, en toute sincérité, nous le désirons. Don Festa comprend ce désir que nous lui exprimions un jour, et il voit bien qu'un Français ne peut oublier que toutes les œuvres catholiques étaient jadis et devraient être encore sous notre protectorat. Il veut bien nous dire que la charité n'a pas de drapeau et que la France sera aimée chez lui. Notre langue sera étudiée et enseignée par des religieux français ; en somme les Salésiens aideront à leur façon notre influence, et, en ne songeant qu'au bien général, seront d'excellents ouvriers, des missionnaires pratiques et de grands bienfaiteurs."

3 octobre 1898.